

fois ce qu'il contenait, l'étonnement que j'avais d'abord ressenti, en trouvant un pareil objet dans une église, cessa.

Je compris que la pauvre enfant qui avait écrit ces pages avait eu besoin, pour se résigner à leur douloureuse réalité, de venir les lire au pied du Tabernacle.

J'ai l'espoir que ses douleurs ont été adoucies, qu'un bel ange consolateur a essuyé les larmes de ses yeux.

Mais c'est toujours avec émotion que je vois ce petit cahier, modeste dans sa couverture verte.

Ce soir, j'ai relu ce qu'il contient, et comme l'humble confident ne me dit pas le nom de famille de celle qui l'écrivit, l'idée m'est venue que je pouvais, sans trop d'indiscrétion, copier pour vous, amis lecteurs, quelques pages du petit livre vert !

*Mon Journal*, 1er juin 189\*. ¶

Les petits oiseaux sont revenus peupler nos forêts canadiennes ; sous ma fenêtre, dans un lilas fleuri j'en entends plusieurs chanter. Chantez ! vous êtes heureux ! Votre chant est si doux, que même moi qui suis triste, je l'aime... Chantez ! vous avez été sur des rives étrangères. Peut-être saisirai-je dans les notes joyeuses de votre romance un mot qui me parle de l'am absent, peut-être oublieux !

Mais non ! que dis-je ?... Il y a un mois à peine que j'ai reçu sa dernière lettre et c'est si loin ce grand Paris où il est allé !

Cinq mois seulement se sont écoulés depuis son départ et comme je trouve longue notre séparation. Il est vrai que, pour me consoler, j'ai le doux serment qu'il m'a fait. Oui, nous étions nés pour nous aimer !

Maintenant que sa douce présence me manque, je me rappelle les moindres événements qui ont pu place dans notre existence depuis que nous nous sommes connus.

Il me disait, un jour, avec cette douce gaité qui rend sa conversation si agréable : " Quand nous serons mariés, nous